

Martin Prinz  
L'Envolée belle

Traduit de l'allemand (Autriche) par  
Odile Vandermeersch et Chantal Niebisch

*Ouvrage traduit avec le concours du  
Centre National du Livre*

a!

Collection « K. 620 »  
Éditions Absalon

© Jung und Jung Verlag – Salzburg, Wien, 2002

Titre original : *Der Räuber*

© Éditions Absalon pour la traduction française, 2009

36, place des Vosges – 54000 Nancy

[www.editionsabsalon.com](http://www.editionsabsalon.com)

ISBN-13 : 978-2-916928-09-8

ISBN-10 : 2-916928-09-X

ISSN : 1960-3215

*À Kathi*

*Je ne laisserai pas la fatigue s'emparer de moi.*

Franz Kafka, *Journal*

## *La fuite du voleur*

Soudain, l'air aspiré lui sembla aussi léger qu'un ballon de baudruche. Le 12 novembre 1988, le braqueur Rettenberger avait sauté lestement sur une des tables de la salle d'interrogatoire où on l'avait conduit pour lui poser une dernière série de questions. Aucun des trois policiers n'avait fait un mouvement. L'un d'eux tenait dans ses mains la bouteille thermos que Rettenberger venait de lancer dans sa direction, comme s'il avait réussi à bloquer un ballon. Les deux autres, surpris, semblaient paralysés et, incapables de réagir, avaient regardé Rettenberger s'élancer d'une table à l'autre, puis disparaître par la fenêtre à demi ouverte.

Rettenberger avait sauté avant même de savoir ce qui l'attendait en bas. Peut-être s'était-il senti soulagé en voyant le toit d'une voiture approcher dans l'obscurité. Une chose au moins était sûre, il ne se casserait pas les jambes. Le toit du véhicule fléchit, s'affaissa, amortit sa chute dans un craquement. Rettenberger parcourut la cour des yeux, expira, mais à l'instant même où il reprit sa respiration, il sentit la panique en

lui, les murs de la caserne se rapprochaient ; en une ou deux enjambées, il sauta de la voiture et s'élança vers la sortie. Dans la rue, il fut accueilli par un vent froid. Rettenberger avait du mal à respirer.

Rettenberger longea en courant la façade de la caserne du Rennweg en direction de la périphérie. À chaque foulée, il prenait appui sur le sol et se propulsait en avant, poussé par la rage de fuir, alors que ses poumons s'enfonçaient toujours plus avant dans sa gorge. Un vent glacial traversait son pantalon et son fin pull-over. Le froid s'était emparé de tout son corps. Il courait aussi vite qu'il pouvait. Et pourtant, il lui était presque impossible d'échapper à l'engourdissement qui le gagnait. Il s'attendait d'un instant à l'autre à voir surgir une longue file de voitures de police de la caserne du Rennweg. Il s'arrêterait alors, essaierait de poursuivre son chemin d'un pas insouciant pour disparaître au plus vite dans une entrée d'immeuble ou dans une rue adjacente. Mais il craignait de ne même plus avoir la force de marcher le moment venu, pensait plutôt qu'il s'écroulerait. Tremblant, suffoquant. Et ses poursuivants n'auraient plus qu'à le cueillir sur le bitume.

Alors, les murs de la prison resteraient solidement ancrés autour de lui. Une fois de plus, il n'aurait fait que se ruer contre eux, tous ses espoirs se seraient consumés dans cette seule quête illusoire. En prison, les désirs s'évanouissaient. Dans un espace aussi

restreint, les mouvements sont condamnés à s'égarer dans le corps. L'inertie et l'indifférence vous gagnent. Les murs, non contents de vous enfermer, vous dérobent la parole, le souffle, jusqu'aux battements du cœur. Pour exister, les murs s'emparent de votre vie. Ils sont une seconde peau, un visage, un sourire cynique.

Il n'y avait que de rares piétons dans la rue et guère de voitures. Tout était singulièrement calme. Alors que la plupart des gens étaient chez eux, en train de dîner ou de regarder le journal télévisé de ce samedi, les quelques promeneurs restés dehors ne s'intéressaient absolument pas à ce qui se passait autour d'eux. Rettenberger tendait inlassablement l'oreille, guettant les bruits dans son dos, tout en se projetant en pensée loin devant, au niveau du carrefour qu'il devait absolument atteindre. Pris dans cette course effrénée, il avait encore beaucoup de mal à respirer, chaque foulée lui demandait des efforts incommensurables, mais il s'obligeait à avancer, y mettant toutes ses forces. Tant qu'il n'aurait pas quitté le Rennweg, il suffirait à la file des poursuivants de se séparer en deux groupes pour le chercher dans les deux directions, vers le centre-ville et vers la périphérie. Ils pouvaient encore y arriver. Je dois courir, c'est une question de vie ou de mort, souffla-t-il entre ses dents, haletant, ce ne fut qu'un murmure. Pourtant, il aurait voulu crier pour rompre le silence de la rue et des passants, puis écraser l'instant d'après son propre cri, comme

pour l'étouffer. Je fuis, cette phrase à peine audible revenait inlassablement, à chaque nouvelle enjambée. Parler ainsi l'aidait à respirer, ses mots traversaient plus facilement sa gorge nouée, cette barrière née de sa sourde peur, et recouvraient jusqu'au rythme empressé de sa respiration.

Le lundi 12 août 1985, Rettenberger s'était rendu en pleine nuit à l'appartement de son collègue Erwin Kollhammer et l'avait abattu à bout portant. Il ne sera établi de lien entre Rettenberger et cette affaire que trois années plus tard. Après son évasion, on put lire dans la presse qu'il n'avait plus supporté que Kollhammer fume continuellement pendant les pauses du cours que tous deux suivaient à l'Institut de formation de la Chambre de commerce. Et également, entre autres spéculations sur la personne du criminel, que Rettenberger avait les mains soignées et que sa voix montait dans les aigus quand il s'emportait.

Au carrefour du Rennweg et de la Landstraßer Hauptstraße, il pouvait soit prendre sur la gauche en direction du Prater, un quartier dont il connaissait le moindre recoin, soit continuer tout droit dans la Simmeringer Hauptstraße en direction du cimetière central. Mais, lorsqu'il entendit derrière lui la première sirène de police peu avant le carrefour, il tourna à droite, sans réfléchir davantage, traversa en

courant le passage souterrain de la ligne de chemin de fer d'Aspang et se cacha de l'autre côté dans les buissons du talus. Il y avait des voitures de police partout ; alors que quelques secondes auparavant le Rennweg était paisiblement plongé dans la douce lumière du crépuscule, les gyrophares tournoyaient à présent dans la nuit, telles les lueurs nerveuses de milliers d'yeux. Rettenberger tremblait, il était pris de véritables secousses. Il commençait néanmoins à retrouver son calme. Il respira profondément. Peu à peu, il redevenait maître de lui. Il finirait bien aussi par se réchauffer. Il suffisait qu'il se remette en route. Ils ne risquaient pas de l'arrêter de sitôt. Et en effet, le calme revint. Les gyrophares s'étaient évanouis. Il se releva et prit au pas de course la rue qui longeait la voie ferrée. Devant lui surgirent les bâtiments qui bordaient l'entrée du cimetière Sankt Marx.

*Il était onze heures et demie du soir. On frappe à la porte d'Erwin Kollhammer, 28 ans. Les coups réveillent Kollhammer et sa femme Christa, 24 ans. Comme on insiste, Christa Kollhammer demande à son mari d'aller voir ce qui se passe. Kollhammer se dirige vers la porte et se retrouve l'instant d'après avec une charge de plombs dans la tête.*

*Kollhammer n'a aucune chance. Lorsqu'au bout de quelques minutes, sa femme, affolée par le coup de feu, va voir ce que fait son mari, celui-ci est déjà mort – il s'est*

*vidé de tout son sang sur le seuil de l'appartement. Aucune trace du tireur. Les voisins n'ont rien vu, eux non plus : ils sont peu nombreux à avoir entendu le coup de feu, ayant d'ailleurs cru à une porte qui claquait.*

Après avoir dépassé la gare de Simmering, Rettenberger laissa le talus de la voie ferrée derrière lui et s'engagea dans la Grillgasse en direction du mont Laa. C'était une large rue, sans buissons, il courait sur le trottoir, longeant la longue série de parkings déserts attenants aux entrepôts principaux de la société des chemins de fer. À présent, il ne craignait plus tant d'être immédiatement arrêté et incarcéré. En revanche, il commençait à sentir que la montée le fatiguait, il fallait qu'il se concentre sur ses foulées, sur la position de son corps. Il avait l'air d'un vrai sportif. Pas seulement d'un voleur. Il gardait une allure modérée, devait rentrer dans la course.

Rettenberger atteignit la gare de la ligne Est qui passait au pied de la colline avant de se diriger vers la ville. Lorsqu'il traversa la passerelle, les marches métalliques résonnèrent sous ses pas. Rettenberger s'arrêta. Le bruit cessa instantanément. Il regarda au loin, au-delà des voies. À l'autre extrémité de la ville, on devinait les contours des collines longeant en enfilade la Höhenstraße. Là-bas au loin, la ville était protégée, paisible, alors qu'ici, elle se perdait au cœur des multiples sites industriels et voies de chemin de

fer qui entouraient le mont Laa au lieu de prendre appui sur ses pentes douces.

À l'instant même où Kollhammer avait ouvert la porte, Rettenberger lui avait tiré en plein visage. Kollhammer s'était écroulé sur le coup. Alors même qu'il reculait, touché, le sang s'était mis à gicler de son corps, puis s'était répandu par terre, formant des flaques à côté de la victime qui gisait sans vie. Et bien que Rettenberger se fût aussitôt retourné pour dévaler les escaliers en courant, cette scène était restée gravée dans sa mémoire, telle une séquence de film passée au ralenti. Le coup de feu, le visage déchiqueté de Kollhammer, son bref vacillement et le sang épais et chaud qui jaillissait de son corps comme s'il n'avait fait qu'attendre cet instant.

Aussitôt arrivé de l'autre côté de la voie ferrée, Rettenberger remarqua à l'état de la rue qu'il entrait dans un autre monde. Le bitume était irrégulier, à la fois accidenté et usé, lisse à de multiples endroits, une vraie route de campagne.

Rettenberger courait au milieu de la chaussée. Après un virage, la rue commençait à gravir le mont Laa. Derrière lui resurgit le clair halo de Vienne. L'obscurité qui régnait sur les sites industriels déserts se perdait au milieu de ces lumières. La ville jouait les coquettes, se faisant mer lumineuse, alors qu'il

courait vers les hauteurs du mont Laa, étonné de voir les espaces les plus reculés enveloppés de ce scintillement. Rettenberger ne se retourna plus. Il avait l'impression de sentir la chaleur des lumières dans son dos. Semblable au regard d'une personne qui vous est chère. À ce regard plein de sollicitude qui vous suit silencieusement lorsque vous partez. La rue s'élevait devant lui en une ligne escarpée aux virages de plus en plus nombreux ; la distance était cependant beaucoup trop courte pour que le tracé forme de véritables coudes. Déjà la pente s'atténuait et, au sortir d'un dernier tournant, il se retrouva au cœur du Prater bohémien. Un vieux manège voltigeur, un bateau-balançoire pour enfants. Bien que le site ne fût pas éclairé, il en distinguait les couleurs pâles, le vert, le rouge. Il régnait un silence lugubre au milieu des stands déserts, tout aussi lugubre que ces couleurs émergeant de la pénombre. Rettenberger s'engagea dans un sentier forestier caillouteux qui se glissait entre les arbres, derrière les autos tamponneuses, et menait à la forêt de Laa. À chaque foulée, il entendait l'écho de sa course. Un bruit perdu, railleur qui l'obligeait à courir toujours plus loin. Derrière le bosquet du Prater bohémien, un chemin agricole longeait la zone verte périurbaine dont on venait de rouvrir l'accès à la population. Les cailloux faisaient place à des ornières tracées dans la glaise. Par ce froid de novembre, elles étaient dures comme de la pierre et le

faisaient rebondir dès qu'il touchait le sol. C'était un vrai bonheur de courir ici. Il s'imaginait que les pistes en tartan des grands stades d'athlétisme devaient avoir des qualités similaires. Il n'avait pas réussi à être suffisamment bon. Il n'était pas devenu un athlète de compétition, ne l'avait d'ailleurs jamais souhaité, ne voulait rien de plus que courir.

Là aussi, l'obscurité était totalement silencieuse. Seules ses jambes traçaient un sillage dans la nuit, prenant inlassablement contact avec le sol. Rettenberger retrouvait petit à petit l'amplitude de ses foulées. En courant, il avait momentanément banni le froid de son corps. Le froid se contentait de l'encercler. Et lui le poussait toujours plus loin vers l'avant. Le froid le frappait au visage. Mais il avait chaud. Ses jambes allaient et venaient en un mouvement presque automatique, tandis que, prenant appui sur ses hanches, son corps cambré se redressait toujours davantage au fil de la course. Il se sentait libre et fort. Il devinait l'étendue des champs qui s'ouvraient sur sa gauche et s'étiraient jusqu'aux bandes de lumière des pistes d'atterrissage de l'aéroport de Schwechat. Il aurait aimé venir ici plus souvent, rien que pour le plaisir de contempler ces champs, mais il avait préféré les anciens marécages du Prater, notamment parce qu'ils étaient plus vastes, mais surtout à cause des innombrables chiens qui se promenaient du matin au soir avec leurs maîtres sur le mont Laa. Nulle part

ailleurs, il n'avait eu une telle peur des chiens. Il se dégageait de ces derniers et plus encore de l'inexpressivité de leurs propriétaires une agressivité, un désespoir et une pauvreté semblables à l'atmosphère qui l'avait si sourdement oppressé le long de la ligne Est du chemin de fer. L'étendue des champs, le calme doublé de sérénité avec lequel chaque mouvement s'y découpait créaient en revanche un contraste apaisant. Rettenberger courait à présent avec une grande légèreté, ne touchait le sol que de la pointe des pieds, comme si cela pouvait vraiment suffire à le maintenir sur terre. Il ne connaissait pas de plus beau symbole de concentration que ces champs aux herbes hautes flottant en vagues ondoyantes dans le vent de l'été. En courant, il s'en sentait proche. S'il avait été employé, peut-être dessinateur industriel, et non braqueur de banques, se serait-il alors entraîné plus souvent ici au lieu de parcourir les épaisses forêts du Prater ? Plus loin, des lumières et des habitations réapparurent. Là, à l'extrémité du plateau, la ville reprenait une dernière fois son essor. Des maisons individuelles, les huit voies très fréquentées de la Laaer-Berg-Straße et, plus bas, vers l'ouest, les barres de la cité Per Albin Hanson. Arrivé au bout du chemin, Rettenberger s'engagea dans une rue latérale. Il eut envie de rire en voyant la plaque « rue du Burgenland » ; pourtant, ça n'avait rien de drôle.